

## HOMÉLIE 23

«Ne savez-vous pas que dans la carrière tous courent, mais un seul remporte le prix ?»

1. Après avoir montré qu'il est utile de savoir condescendre, qu'en cela consiste le comble de la perfection; après s'être montré lui-même tantôt atteignant plus que personne, et même dépassant la perfection, en n'acceptant pas ce qu'il avait droit de recevoir, tantôt descendant au-dessous de tous; après nous avoir marqué les temps divers de sa perfection et de ses abaissements, il gourmande vivement les disciples et leur fait voir que leur conduite qui paraît si parfaite, est vaine et stérile. Sans doute, il ne parle pas avec cette clarté, pour ne pas leur donner lieu de s'insurger; mais sa pensée est transparente à travers toutes ses paroles. Il leur avait dit qu'ils péchaient contre Jésus Christ, qu'ils perdaient leurs frères, que toute leur science sans la charité ne leur servirait de rien; il revient maintenant à un exemple plus général et dit : «Ne savez-vous pas que parmi ceux qui sont lancés dans la carrière, tous courent, mais un seul remporte le prix ?» Qu'est-ce à dire ? Qu'entre beaucoup un seul sera sauvé ? Non certes; mais plutôt qu'il nous faut déployer une grande ardeur. Beaucoup descendent dans la carrière, un seul remporte le prix; car il ne suffit pas pour l'obtenir d'aller au combat, d'être oint, de disputer la palme; il ne suffit pas non plus de croire et de combattre vaille que vaille pour être sauvé; si nous ne sommes pas justes jusqu'à la fin, vaillants jusqu'au terme de la lutte, nous aurons perdu notre temps. Vous croyez être parfait sous le rapport de la science, vous ne recevez pas pour cela tout absolument, et la preuve en est dans ces paroles : «Courez donc de telle sorte que vous remportiez le prix.» Il en suit qu'ils ne l'avaient pas encore remporté. Voici qu'ensuite il indique le moyen de l'obtenir : «Tous ceux qui veulent combattre gardent une entière tempérance.» En quoi consiste cette tempérance ? Non plus certainement à s'abstenir d'une chose pour pécher en une autre, mais à éviter la gourmandise, la luxure, l'ivrognerie, en un mot tous les vices. C'est ainsi qu'on agit pour les combats extérieurs. Il n'est pas permis aux athlètes de dissiper leurs forces au moment du combat, dans l'ivresse et le plaisir, ni de vaquer à des soins étrangers, ils quittent tout et s'occupent uniquement des jeux. Voilà ce qui se fait dans les combats où l'on ne donne qu'une couronne. De plus grandes largesses réclament plus de soins. Ce n'est plus un seul qui sera couronné, ici les récompenses dépassent infiniment les travaux.

Aussi, pour les confondre, il ajoute : «Eux cependant ne soupirent qu'après une couronne corruptible, tandis que nous en attendons une incorruptible. Pour moi, je cours, et je ne cours pas au hasard.» Les ayant confondus par des raisons extérieures, il se met lui-même en scène. Ce mode d'enseignement est le meilleur; Paul en use aussi toujours. Qu'est-ce à dire : «Je ne cours pas au hasard ?» J'ai un but devant moi, et je le regarde; je ne cours pas inutilement comme vous. Quel bien vous revient-il d'être entrés dans le temple des idoles et d'y avoir fait paraître cette perfection ? Aucun. Pour moi, c'est bien autre chose; je fais tout en vue du salut du prochain. Si je parle de ma perfection, c'est à cause de lui; si je condescends, c'est encore pour lui; c'est pour ne pas le scandaliser que je surpasse Pierre en ne recevant rien; c'est pour ne pas le supplanter que je descends plus que personne, jusqu'à me laisser circoncrire et raser. Donc, «je ne cours pas au hasard.» Mais vous, pourquoi mangez-vous dans le temple des idoles ? Vous n'avez pas de raison à donner. La nourriture n'est pas une recommandation auprès de Dieu; vous n'aurez pas davantage pour avoir mangé, ni moins si vous ne mangez pas. Vous courez donc inutilement et en aveugle, «au hasard,» comme dit l'Apôtre. «Je combats et je ne frappe pas l'air.» Il revient sur la même pensée, qu'il ne court pas en insensé et sans but. Je sais qui je frappe, dit-il, c'est le démon; mais vous, vous ne frappez personne et vous dépensez inutilement vos forces. Il parle comme s'il les avait à charge. Après les avoir pris vivement à partie dans ses précédentes paroles, il tempère l'amertume de ses reproches et garde pour la fin du discours le trait le plus pénétrant. Il leur reproche d'agir à la légère et sans réflexion, puis il leur montre qu'en agissant ainsi ils travaillent contre eux-mêmes, et qu'outre le dommage du prochain, ils ne sont pas exempts de tout péché. «Mais je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres je ne sois moi-même réprouvé.» Voilà encore les Juifs accusés de faire un dieu de leur ventre, de ne pas savoir contenir leurs appétits grossiers, et, sous prétexte de perfection, de contenter leur voracité; c'est ce que l'Apôtre venait de dire plus haut dans ces paroles : «Les viandes sont pour le ventre, et non le ventre pour la nourriture.» (1 Cor. 6,13) Il fait bien de poursuivre ce vice; car la bonne chère est la source de la fornication, et par suite de l'idolâtrie. Ayant donc fait voir tout ce qu'il avait enduré pour l'Évangile, il en vient à un point qui les touche de près. De même que j'ai accompli surabondamment des préceptes, dit-il, au

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

prix des plus grandes fatigues, puisque «j'ai tout supporté;» de même je souffre encore pour vivre avec tempérance. Sans doute, il n'est pas commode de lutter contre les appétits et la tyrannie du ventre; néanmoins je les contiens : loin de me laisser dominer par l'intempérance, je travaille autant que je peux à la dominer.

2. Ce résultat, croyez bien que je ne l'obtiens pas sans peine. Il faut lutter. Le corps et la nature se révoltent souvent pour conquérir leur liberté; mais je ne cède pas, je résiste et je demeure le maître à la sueur de mon front. Pas de découragement donc quand il faut combattre pour la vertu : l'entreprise est laborieuse, et l'Apôtre l'insinuait bien en disant : «Je châtie mon corps et le réduis en servitude.» Il ne dit pas : Je détruis, j'extermine; car la chair n'est pas une ennemie; il dit : «Je châtie, j'asservis.» C'est le rôle d'un maître, d'un docteur, d'un précepteur, et non d'un adversaire ou d'un ennemi. «De peur qu'ayant prêché aux autres je ne sois moi-même réprouvé.» Si Paul avait de telles craintes, lui qui avait converti tant d'âmes, malgré ses prédications, encore qu'il fût devenu un ange, et qu'il eût reçu le patronage du monde entier, que dire de nous ? Il ne suffit pas de croire pour être sauvé. Eh quoi ! j'ai prêché, j'ai enseigné, j'ai converti une foule innombrable d'âmes, et je ne serai sauvé que si ma conduite est irréprochable ! Et votre salut serait plus facile ? Assurément non. Il passe ensuite à d'autres exemples. Comme il avait tiré des comparaisons des apôtres, des usages reçus, des prêtres, de lui-même enfin, il en trouve une maintenant dans les jeux olympiques. Après s'être mis en scène, il revient aux histoires anciennes. Avant de s'exprimer avec sévérité, il donne un avis général, ayant rapport, non plus seulement aux vices en question, mais à tous les vices des Corinthiens. «Ne savez-vous pas ?» avait-il dit en parlant des luttes extérieures; il dit ici : «Vous ne devez pas ignorer, mes frères.» Donc les Corinthiens n'étaient pas suffisamment instruits sur le sujet présent.

Qu'est-ce que nous ne devons pas ignorer ? «Que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé la mer Rouge, qu'ils ont tous été baptisés sous la conduite de Moïse dans la nuée et dans la mer, qu'ils ont mangé la même nourriture spirituelle et bu le même breuvage, car ils buvaient de la même pierre spirituelle qui les suivait, et cette pierre était le Christ; mais il y en eut plusieurs parmi eux qui ne furent pas agréables à Dieu.» Pourquoi Paul parle-t-il de la sorte ? Afin de montrer que, de même que la grandeur des dons reçus ne sauva pas leurs pères, eux non plus ne tireraient aucun profit de leur baptême, ni des mystères auxquels ils participaient, si leur vie n'était pas digne de ces faveurs. Voilà pourquoi Paul allègue les figures du baptême et des mystères. «Baptisés en Moïse,» qu'est-ce à dire ? De même que nous, qui croyons au Christ et à sa résurrection, nous recevons le baptême pour participer à ses mystères, car il est écrit : «Nous sommes baptisés pour les morts, «c'est-à-dire pour nos corps; de même les Hébreux, ayant foi en Moïse, et le voyant s'avancer le premier, osèrent à sa suite marcher à travers les eaux. Mais Paul veut que la figure touche à la vérité. C'est pourquoi il ne parle pas ainsi, il se sert des termes mêmes de la réalité jusque dans la figure. Voyez d'abord le symbole de la régénération, ensuite celui de la table sacrée. Vous mangez le corps du Seigneur, et ils mangeaient la manne; vous buvez le sang du Christ, et ils buvaient l'eau du rocher. Matériels de leur nature, ces prodiges opéraient des effets spirituels, non par eux-mêmes, mais par la grâce de Dieu; ils nourrissaient l'âme en même temps que le corps, et jetaient dans l'esprit des semences de foi. De la nourriture il ne dit rien; elle était changée non seulement dans son mode, mais dans sa nature, puisque c'était la manne; comme le breuvage n'avait d'extraordinaire que la manière dont il était distribué, Paul avait besoin d'en parler plus au long. Aussi après avoir dit : «Ils burent le même breuvage spirituel,» il ajoute : «Car ils buvaient de l'eau de la pierre spirituelle, qui les suivait;» puis encore : «Et cette pierre était le Christ.» Le rocher ne donnait pas l'eau par lui-même, elle aurait autrement jailli auparavant : il y avait une autre pierre spirituelle par qui tout était fait, et cette pierre était le Christ toujours présent à ses fidèles, et toujours opérant des prodiges, et dont l'Apôtre disait «qu'il les suivait.»

Voyez-vous la sagesse de Paul, comme il montre le Christ sous chacun de ces miracles, et rapproche ainsi la figure de la vérité ? Celui, dit-il, qui a fait ces prodiges, vous a préparé cette table; c'est le même qui leur fit traverser la mer à pied sec, et qui vous a conduits par les eaux du baptême; c'est le même qui leur donna la manne et l'eau, et qui vous livre son corps et son sang. Voilà les dons du Christ. Mais poursuivons et voyons si Dieu pardonne à ces hommes qui se montrèrent indignes de ses dons. Vous ne pourriez pas le dire, et c'est pourquoi l'Apôtre ajoute : «Mais il y en eut plusieurs parmi eux qui ne furent pas agréables à Dieu,» encore qu'il les comblât de tant d'honneur. Ils ne tirèrent aucun avantage de toutes ces faveurs, et plusieurs périrent. Certes, tous furent détruits; seulement Paul adoucit l'expression pour n'avoir pas l'air de leur annoncer la ruine dernière; ils furent détruits, malgré leur

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

nombre, qui ne les sauva pas. Tous ces prodiges étaient des témoignages de l'amour de Dieu; ils ne leur servirent pourtant de rien parce qu'ils ne surent pas les reconnaître. Combien ne veulent pas croire aux supplices de l'enfer parce qu'ils ne les voient pas ! Paul trouve dans des faits anciens la preuve que Dieu punit les pécheurs, quelques faveurs qu'ils aient reçues, et semble dire aux incrédules : Si vous ne voulez pas croire aux choses futures, vous ne rejetterez pas au moins des faits passés.

3. Que de prodiges le Seigneur avait accomplis en faveur de nos pères ! Il les avait fait sortir de l'Égypte et délivrés de la captivité, il leur avait ouvert un chemin dans la mer, il leur avait envoyé la manne du ciel, il avait fait jaillir des fontaines d'eaux vives; il n'avait cessé pour eux de faire des miracles et de les protéger. Mais, à la vue de leur ingratitude, il les condamna et les perdit tous. «Ils furent frappés dans le désert.» Voilà indiqués leur trépas inopiné, les châtements et les tourments dont le ciel les accabla, et la privation des récompenses qui leur étaient promises. Ils furent punis loin de la terre promise, avant d'y arriver, Dieu voulant les châtier doublement : d'abord, en les empêchant de voir cette terre si longtemps attendue; ensuite, par la rigueur du supplice. – Que nous importent ces choses ? direz-vous. – Beaucoup. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : «Or, toutes ces choses ont été des figures de ce qui nous regarde.» Les bienfaits étaient des figures, les châtements sont des figures aussi. De même qu'il était question d'abord du baptême et de la table sainte, de même nous devons nous dire que ce qui suit est encore écrit pour nous, et que, si nous nous montrons indignes de si grands biens, nous expierons notre ingratitude. Puisse cette leçon nous être utile et ces exemples nous rendre tempérants ! «Ne nous abandonnons pas aux mauvais désirs comme ils s'y abandonnèrent.» Quand il s'est agi des bienfaits la figure a précédé, la vérité a suivi; elle viendra à son tour au sujet des supplices.

Que résulte-t-il de ces enseignements ? Evidemment que les chrétiens infidèles seront châtiés, et qu'ils le seront plus que les Juifs. Autant la réalité des dons est au-dessus de la figure, autant les supplices dans un cas doivent être plus rigoureux que dans l'autre. Or, voyez contre qui l'Apôtre lance ses premières invectives : contre ceux qui mangeaient dans le temple des idoles. «Ne vous abandonnez pas aux mauvais désirs,» dit-il d'abord en général; puis il entre dans le particulier; montrant ainsi que toute faute procède d'un désir mauvais. Il poursuit : «Ne devenez pas idolâtres comme plusieurs d'entre eux, dont il est écrit : «Le peuple s'assit pour manger et pour boire, ils se levèrent ensuite pour se réjouir.» Il les appelle idolâtres, et prouve bientôt ce qu'il avance. Mais pourquoi le peuple courait-il ainsi s'asseoir à table ? L'Apôtre le dit : par intempérance. C'est pourquoi, après avoir dit : «Ne nous livrons pas aux mauvais désirs,» et encore : «Ne devenez pas idolâtres,» il assigne à cette iniquité la cause que nous venons de faire connaître. «Le peuple, dit-il, s'assit pour manger et pour boire,» et la conséquence fut «qu'il se leva pour se réjouir.» Craignez de tomber comme lui, des délices de la chair dans l'idolâtrie. Voyez-vous comme il résulte des paroles de l'Apôtre que ces parfaits sont plus imparfaits que leurs pères ? Non seulement ils ont à se reprocher de ne pas demeurer fidèles; mais, tandis que ces derniers péchaient par ignorance ou par gourmandise, deux causes auxquelles il attribue leur ruine, eux ne sauraient faire retomber la faute de leur crime sur personne et demeureraient responsables de leur perte et de celle des autres.

«Ne commettons point de fornication, comme le firent quelques-uns d'entre eux.» Pourquoi revenir ici sur la fornication quand il en a été si longuement traité ailleurs ? C'est la manière de Paul, quand il reproche plusieurs crimes, d'en parler successivement avec ordre et méthode, et de revenir ensuite, au sujet d'autres choses, sur les mêmes idées. Dieu en agissait bien ainsi avec les Juifs dans l'Ancien Testament; à propos de tous leurs égarements il leur rappelait le veau d'or, et faisait toujours mention de cette idolâtrie. Paul fait de même en cet endroit : il mentionne encore l'impureté et l'attribue aux délices de la chair. C'est pourquoi il ajoute : «Ne commettons pas de fornication, comme le firent quelques-uns d'entre eux; aussi en un seul jour vingt-trois mille succombèrent.» – Pourquoi ne pas parler également de la punition de l'idolâtrie ? – Ou bien parce qu'elle était évidente et manifeste, ou bien parce qu'elle fut moins terrible qu'au temps de Balaam, lorsque les Juifs furent initiés au culte de Béalphégor, les femmes Madianites prenant part au combat et cherchant à les entraîner au plaisir selon le conseil de Balaam. Que ce conseil pervers fût donné par Balaam, Moïse le dit ouvertement à la fin du livre des Nombres : «Ils tuèrent aussi Balaam, fils de Béor, dans la guerre de Madian, parmi les blessés, et ils emportèrent les dépouilles. Et Moïse irrité, dit : Pourquoi avez-vous réservé les femmes ? Ne sont-ce pas elles qui, sur le conseil de Balaam, ont séduit les enfants d'Israël et vous ont fait tomber, et mépriser la loi de Dieu, à cause de

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Phégor ?» (Nom 31,8,14-16) «Ne tentons pas le Christ, comme le tentèrent quelques-uns d'entre eux qui furent tués par des serpents.»

4. Voilà donc qu'en dernier lieu il les accuse de nouveau de demander des prodiges, et de murmurer dans leurs épreuves en disant : Quand nous arriveront les biens ? quand serons-nous récompensés ? Et il ajoute pour les ramener et les intimider : «Ne murmurez point comme quelques-uns d'entre eux, qui furent mis à mort par l'ange exterminateur.» Non seulement il faut souffrir pour le Christ, mais encore il faut souffrir fortement et avec joie. La couronne est à ce prix. Malheur à ceux qui supporteraient avec peine leurs épreuves ! Les apôtres se réjouissaient quand on les maltraitait, et Paul était content dans ses revers. «Or, tout cela leur arrivait en figures, et a été écrit pour notre bien, à nous qui nous trouvons à la fin des temps.» Ils sont donc avertis; qu'ils prennent garde, ils doivent s'attendre à pire. Que nous devions être châtiés, les paroles de l'Apôtre ne laissent pas de doute possible même à ceux qui ne croient pas à ce qu'il a dit de l'enfer; mais il y a plus, et nous pouvons comprendre que nos châtiments seront plus redoutables, soit parce que nous avons obtenu plus de faveurs, soit parce que la réalité a succédé à la figure. Une plus grande générosité dans les faveurs, suppose plus de rigueur dans les supplices. C'est pour rappeler la consommation suprême qu'il appelle ces choses des figures, qu'il les dit écrites pour nous, et qu'il nous met en présence de la fin. Les châtiments passés ne dureraient pas toujours et avaient un terme; mais l'expiation à venir ne finira jamais. Les peines de ce monde finissent avec la vie, celles de l'éternité dureront éternellement. Cette expression : «La fin des temps,» marque le jugement redoutable qui nous attend. «Que celui qui se croit ferme prenne garde de ne pas tomber.» Les Corinthiens étaient fiers de leur science; Paul renverse leur orgueil. Si, malgré tant de bienfaits reçus, les Juifs furent ainsi punis, ceux-là pour avoir seulement murmuré, ceux-ci pour avoir manqué de respect à Dieu en le tentant, s'ils virent, dis-je, pour cela tarir la source des dons célestes; combien plus n'avons-nous pas un sort pire à redouter, si nous n'y prenons garde !

Remarquez ces paroles si bien appropriées : «Celui qui se croit ferme.» On n'est pas ferme comme il convient parce qu'on se confie en soi-même : la présomption amène une chute précipitée; plus humbles et plus défiants les Israélites se seraient épargnés tous ces fléaux. Donc l'orgueil, la lâcheté et la gourmandise furent la source de leurs maux. Si vous êtes fermes, prenez garde de tomber. On peut toujours tomber en ce monde, et nous ne serons vraiment stables dans le bien qu'après avoir échappé aux flots de la vie présente et touché le port tranquille du ciel. Au lieu donc d'être fiers de votre force, ayez peur de tomber. Si Paul, le plus fort des hommes, redoutait une chute, n'avons-nous pas à la redouter plus que lui ? L'Apôtre disait : «C'est pourquoi, que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber.» Nous ne pouvons même pas tenir ce langage; combien parmi nous, en effet, qui sont tombés et qui gisent dans la poussière ? A qui donc adresser ces paroles ? Au voleur de profession ? mais n'est-il pas misérablement couché par terre ? A l'impudique ? il est dans la boue. A l'ivrogne ? il est tombé et ne s'en doute pas. Oh ! qu'il est plus opportun de s'écrier comme le prophète : «Celui qui tombe ne se relèvera-t-il pas ?» (Ps 40,9) Car tous sont étendus par terre et ne veulent pas ressusciter. Nous avons donc moins besoin de vous exhorter à ne pas tomber, qu'à vous relever après votre chute.

Relevons-nous, mes bien-aimés, relevons-nous et soyons fermes. Jusques à quand serons-nous ainsi sans ardeur et sans courage ? Jusques à quand, sous le poids des désirs mondains, gémissons-nous dans l'ivresse ? C'est le moment de nous écrier : A qui parlerai-je pour rendre témoignage ? tant nous avons fait la sourde oreille à la science de la vertu et nous nous sommes attirés de maux par cette conduite. Oh ! si nous pouvions voir les âmes à nu ! l'Eglise serait comme un vaste champ de bataille sur lequel on voit après le combat des blessés et des morts. Je vous en prie donc et je vous en conjure, donnons-nous la main les uns les autres et sortons de notre tiédeur ! Je suis moi aussi du nombre des blessés, et j'ai besoin de remèdes. Ne nous décourageons pas cependant; nos maux sont grands, mais non incurables. Et d'ailleurs, pourvu que nous ayons conscience de nos blessures, à quelque degré d'iniquité que nous soyons descendus, notre médecin veut nous sauver. Si vous pardonnez au prochain sa colère, vous serez pardonnés; car il est écrit : «Si vous pardonnez aux hommes, votre Père qui est au ciel vous pardonnera.» (Mt 6,14) Si vous donnez l'aumône, vos péchés seront effacés conformément à ces paroles : «Rachetez par les aumônes vos fautes.» (Dan 4,24) Priez avec ferveur, et vous obtiendrez le pardon, comme vous l'apprend l'exemple de cette veuve qui toucha par ses fréquentes prières le cœur de son juge cruel. Accusez vos fautes, et vous serez consolés : «Dites le premier vos péchés, est-il écrit, pour être justifié.» (Is 43,26) Concevez de vos fautes une sainte tristesse, et cette tristesse vous sauvera. «Je l'ai vu, dit le Seigneur, brisé de douleur, pénétré de tristesse, et je l'ai guéri dans ses voies.» (Ibid.,

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

57,17-18) Souffrez vos maux en patience, et cette résignation purifiera vos âmes. «Lazare, disait Abraham au mauvais riche, a beaucoup souffert, et c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation.» Enfin, si vous avez pitié de la veuve, vos péchés seront effacés; il est écrit : «Soyez juste envers l'orphelin, défendez la veuve, et venez vous défendre devant moi. Quand même vos péchés seraient comme l'écarlate, vous deviendrez blancs comme la neige; quand même ils seraient comme le vermillon, je vous rendrai comme la laine la plus pure.» (Is 1,17-18) De toutes vos plaies il ne restera pas même une cicatrice.

5. Mais ce n'est pas assez. Serions-nous aussi coupables que ce prodigue qui, après avoir dissipé les biens de son père, se nourrissait d'aliments abjects, si nous faisons pénitence, nous serons entièrement sauvés. Quand même nous devrions mille talents, si nous nous repentons et savons oublier, tout nous est remis. Notre Dieu est plein de miséricorde, et, fussions-nous égarés loin du bercail, comme la brebis infidèle, si nous le voulons, Dieu nous y ramène. Aussi voyez : il suffit au débiteur de dix mille talents de tomber à genoux devant lui pour obtenir la rémission de sa dette; le prodigue se repent, et il est pardonné; la brebis égarée se laisse porter, et elle est sauvée. Que la pensée de la bonté de notre Dieu nous excite donc à nous le rendre propice. Présentons-nous le repentir au cœur et sur les lèvres, afin de n'être pas sans défense quand nous paraîtrons devant lui après notre mort, et de ne pas être condamnés à d'éternels supplices. En ce monde le plus léger sacrifice peut être la source des plus grandes récompenses, mais, après la mort, si nous ne sommes pas devenus meilleurs, les supplices les plus grands demeureront stériles. Il fallait quand la lice était ouverte soutenir l'effort de la lutte; que sert de pleurer et de se lamenter quand tout est fini ? Le mauvais riche pleurait aussi et poussait des sanglots; mais, parce qu'il n'avait pas su le faire en temps utile, il le faisait sans profit. Que de riches lui ressemblent ! Ils ne veulent pas mépriser les richesses, et ils sacrifient leurs âmes ! Je m'étonne profondément de les entendre implorer la miséricorde de Dieu; c'est pour moi une douleur sans égale de les voir se perdre sans retour et se traiter en véritables ennemis. Pas de légèreté, mes bien-aimés, n'agissons pas en enfants, ne nous méprisons pas nous-mêmes en demandant à Dieu d'avoir pitié de nous, et en mettant au-dessus de sa miséricorde les richesses, le plaisir et les autres passions.

Supposez qu'on vous appelle à statuer sur le sort d'un malheureux qui, ayant eu à choisir entre mille morts et sa propre rançon au prix d'un léger sacrifice d'argent, aurait préféré mourir, que direz-vous ? Certainement vous ne jugerez pas cet homme digne de pitié ni de pardon. Songez que vous êtes cet homme; car toutes les fois que vous foulez aux pieds votre salut pour ménager vos richesses, vous agissez comme lui. Vous oseriez après cela demander à Dieu qu'il vous pardonnât, vous qui ne vous pardonnez pas vous-même et qui préférez votre argent à votre âme ? Le mirage séduisant des richesses me trouble, et je n'y peux penser sans épouvante; mais ce qui m'attriste davantage c'est l'état même de ceux qui se laissent séduire. Il y a des hommes, oui, il y en a qui rient de ce prestige que je signale. Et qu'y a-t-il de si extraordinaire dans les richesses ? L'or n'est-il pas une matière vile et périssable ? La possession n'en est-elle pas remplie d'incertitudes, de craintes, de périls ? Que de meurtres et d'embûches à cause de l'or ! que d'inimitiés et de haines ! que de crimes et de bassesses ! L'or après tout n'est que cendre et poussière. Quelle folie ! quel égarement de le rechercher ! – Mais il ne suffit pas, direz-vous, de dénoncer ceux que cette passion ronge, il faut encore briser la passion dans son principe. – Comment le ferons-nous, sinon en faisant voir qu'elle est mauvaise, pleine de maux et d'ennuis ? Il n'est pas facile de persuader ces choses à une âme éprise de cette vile poussière. Il vaut mieux lui montrer un autre genre de beauté, et, comme son mal l'empêche de découvrir une beauté incorporelle, prenons notre exemple dans l'ordre des choses sensibles.

Représentez-vous des prairies émaillées de mille fleurs plus belles que l'or le plus pur, plus étincelantes que les pierres les plus précieuses, et qu'arrosent des sources limpides, des fleuves aux eaux calmes et douces comme l'huile. Montez dans les cieux et contemplez la beauté du soleil, la clarté de la lune, l'irradiation des étoiles. Mais où voulez-vous en venir ? direz-vous. Il y a loin de l'usage de ces choses à celui des richesses. – Et cependant nous en usons davantage; car nous pouvons moins nous en passer, et nous en jouissons en toute sécurité. Vous ne craignez pas qu'on vous les ravisse et vous pouvez compter que vous en jouirez toujours sans crainte, sans sollicitude. Si vous vous attristez de partager avec vos frères les joies que ces biens vous font éprouver, si vous éprouvez du chagrin de ne pas posséder seul ces biens comme les richesses, ce n'est pas les richesses, mais l'avarice que vous aimez; vous n'aimeriez pas les richesses si elles pouvaient être le bien de tous. Quand donc nous rencontrerons cette fausse amie de votre âme, je veux dire l'avarice, je vous ferai voir combien elle vous hait et vous déteste; je vous dirai les glaives qu'elle aiguise contre

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

vous, les abîmes qu'elle creuse, les filets qu'elle tend, les précipices qu'elle prépare, afin que vous puissiez l'immoler en vous-mêmes. - Où donc trouverons-nous la preuve de ces choses ? - Sur les chemins, dans la guerre, dans la mer, dans les tribunaux. Cette passion, en effet, elle remplit la mer de sang, ensanglante souvent injustement les glaives de la justice, met des armes à la main des voleurs de grand chemin, étouffe les cris de la nature, fait des pères et des mères les bourreaux de leurs enfants, empoisonne enfin la vie de toute sorte d'amertumes.

6. Voilà pourquoi Paul l'appelle le principe L'avarice, le principe de tous les maux. D'ailleurs, en ses mains, l'avare n'est pas mieux traité que celui qui est condamné à extraire les métaux. Vivant toujours dans les ténèbres, où son travail retient, celui-ci verse d'inutiles sueurs; mais celui-là plongé volontairement dans les cavernes de l'avarice, est l'auteur de son propre supplice et se forge de ses mains des chaînes qu'il ne peut briser. Quand le soir arrive, le pauvre mineur peut au moins jouir du repos : pour l'avare point de trêve, ni la nuit ni le jour; il est sans cesse à son or. Il y a une limite que l'ouvrier n'est pas forcé de dépasser dans son travail; l'avare n'a pas de règle : plus il entasse, plus il voudrait entasser. Le premier subit sa position, le second se la fait, et vous pouvez comprendre ainsi toute l'étendue de son malheur; car il aime son mal et ne veut pas qu'on le guérisse. Comme le pourreau dans son borbier, l'avare se roule dans la fange de l'avarice ! et trouve ses délices dans ces tortures, plus affreuses que celles du condamné dont je viens de parler. Vous n'en douterez plus en comparant le sort de l'un et de l'autre. On dit qu'il y a dans cette terre d'où vient l'or des cavernes et des galeries profondes et ténébreuses; on donne à l'infortuné voué à ces pénibles travaux une lampe et un hoyau, et aussi une fiole qui contient l'huile destinée à alimenter la lampe; car, comme je l'ai dit, les ténèbres sont perpétuelles dans les souterrains qu'il habite. L'heure du repas arrive sans que ce malheureux sache où il en est de sa journée; il faut que le geôlier préposé à sa garde frappe vivement à l'entrée de la caverne, et, par le bruit qu'il fait ou les cris qu'il pousse, annonce la fin du jour.

Ne frémissiez-vous pas à la pensée d'une telle vie ? Eh bien, voyons si l'avare n'est pas plus malheureux. Il a lui aussi son geôlier dans l'avarice, geôlier d'autant plus redoutable qu'il peut lier à la fois l'âme et le corps. Les ténèbres de l'avarice sont horribles aussi. Qu'importe qu'elles ne tombent pas sous le sens ? Elles s'élèvent toujours dans le cœur de l'avare; où il se dirige, elles l'enveloppent de tout côté, l'œil de l'âme en lui est complètement éteint. Il est, au témoignage du Christ, le plus misérable des hommes; car il a dit : «Si la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, que seront les ténèbres elles-mêmes ?» (Mt 6,23) Les condamnés dont j'ai parlé ont au moins une lampe allumée : les esclaves de l'avarice sont privés de ce simple secours; aussi que de chutes ne font-ils pas ! Les premiers respirent la nuit et trouvent un repos salutaire entre ses bras, comme tous ceux qui ont sué pendant le jour : l'avarice a fermé ce port à ses courtisans, elle les agite sans relâche de soucis nombreux, et, tandis que tous reposent, ils se déchirent eux-mêmes. Voilà le sort de l'avare ici-bas; mais qui dira jamais celui qui l'attend après la mort, ces fournaises intolérables, ces fleuves de feu, ces grincements de dents, ces liens qui ne seront pas brisés, ce ver empoisonné, ces ténèbres sans adoucissement, tous ces maux enfin qui ne finiront jamais ? Prenons donc garde, mes bien-aimés, dérobons-nous à cette passion insatiable qui est la source de tant de supplices et de notre damnation. On ne peut aimer à la fois et son or et son âme. D'ailleurs, qu'est-ce que l'or ? Un peu de terre et de poussière, que nous perdons à la mort, souvent même pendant la vie, et qui devient en ce monde et dans l'autre la source de mille maux. Sans attendre même le supplice éternel de l'enfer, les richesses allument sur la terre le feu de la guerre, excitent des séditions et des combats. L'avarice est vraiment un ferment perpétuel de disputes, et, qu'elle se montre au sein des richesses ou dans la pauvreté, elle appauvrit toujours.

Le pauvre peut être avare lui aussi, et son avarice augmente sa pauvreté. Ce n'est plus au sein de la fortune qu'il souffre, mais dans les tourments de la faim. Il ne sait pas user librement du peu qu'il a; il souffre la faim, il regrette jusqu'à ses vêtements, il endure le froid; les prisonniers n'ont pas un air plus triste et plus vicié que lui; il pleure et se désole sans cesse comme le plus malheureux des hommes, encore qu'il y en ait un grand nombre de plus pauvres que lui. Sur la place publique on l'insulte, et il se retire souvent molesté; au bain, au théâtre, il sera vivement blessé, non seulement à la vue des spectateurs, mais encore à celle de ceux qui sont en scène, il ne pourra voir sans colère les courtisanes couvertes d'or. S'il traverse les mers, son œil rencontre des hommes de négoce, des vaisseaux chargés de marchandises, et, à la pensée des gains considérables que le commerce apporte, sa vie ne lui semble plus la vie; de même quand il voyage sur la terre ces campagnes, ces domaines, ces villes, ces bains et les avantages qu'ils procurent, tout lui fait prendre l'existence en dégoût.

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Dans l'intérieur de sa maison, en revenant sur les impressions du dehors, il souffre s'il se peut davantage; il ne sait qu'une consolation à ses maux, la mort et la tombe. Le riche n'est pas plus heureux que le pauvre quand il est entre les mains de l'avarice. Il souffre aussi, il souffre même d'autant plus cruellement que sa passion est plus vive et son ivresse plus ardente. Interrogez-le : il vous dira qu'il est le plus pauvre des hommes. et il aura raison; car c'est moins l'or et l'argent que la disposition de l'âme qui constituent la richesse et la pauvreté. Celui-là est réellement le plus pauvre des hommes dont les désirs ne sont jamais satisfaits, et qui ne sait pas imposer un frein à sa mauvaise concupiscence.

Loin de nous donc l'avarice qui engendre la pauvreté et déprave les âmes ! Fuyons cette amie de l'enfer, cette ennemie du ciel qui est la source de tant de maux ! Méprisons les richesses, afin de jouir des richesses; nous obtiendrons en même temps les biens qui nous sont promis. Puisse cette faveur nous être à tous accordée, par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, dans les siècles des siècles. Amen.